ROMAN



BÂTON DE RÉGLISSE

Valérian MacRabbit

GOPE éditions

Valérian MacRabbit

BÂTON DE RÉGLISSE

Roman

GOPE
éditions

Version PDF : ISBN 979-10-91328-77-7
© Éditions GOPE, 435 route de Crédoz, 74930 Scientrier, avril 2017

Relecture, correction : David Magliocco, Jacqueline Rochefeuille
Mise en page : Jing Han

Couverture : David Magliocco

Crédit photographique : © Tenrai Onake
(www.flickr.com/photos/tenrai)



www.gope-editions.fr

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Il y a des visages plus
beaux que le masque qui
les couvre. »

JEAN-JACQUES ROUSSEAU,
Émile ou De l'éducation.

PROLOGUE

La légende raconte que la cité d'Askalie serait née d'une coulée de lave. Ceinturée de remparts de pierre noire, sa place forte s'élève au-dessus des flots comme une apparition fantomatique. On la surnomma un temps « la nouvelle Édimbourg », parce que, comme la cité écossaise, Askalie dégage une aura de mystère et de candeur. Deux séductrices au regard sombre, capitales déchues des grands royaumes d'Europe du Nord.

La plupart des habitants de la vieille ville ont aujourd'hui oublié la maison aux bambous. Située en contrebas de la ceinture de pierre noire, elle était comme un mirage au milieu des murs de roche basaltique. Les habitants les plus anciens vous parleraient bien de trois petites filles polies et raffinées, toujours vêtues de jupes à plis grises semblables à des uniformes d'écolières. Elles rentraient de l'école à pied car celle-ci n'était située qu'à une centaine de mètres, et les résidents vous diraient qu'elles avaient toujours un bâton de réglisse à la bouche. Pas de ces rouleaux noirs et plastifiés que vendent les confiseurs sur les marchés, mais de véritables bâtons de bois doux qu'elles mâchouillaient pensivement en marchant, côte à côte, le long de la route. On les appelait les sœurs Thi Lê.

La propriété des Thi Lê était entourée d'une épaisse haie de bambous qui la préservait des regards indiscrets. Elle avait un temps défrayé la chronique dans le quartier, car il s'en dégageait

une désagréable fragrance de poisson fermenté dès les premières heures du jour. Aujourd'hui, les bambous ont été coupés et l'usine de *nuoc mam* a été rasée. De la villa des Thi Lê ne subsiste que le mythe.

La famille avait disparu sans laisser de traces, une nuit d'été, à quelques jours du début des vacances scolaires. Ils n'étaient jamais revenus et personne dans le quartier ne saurait vous dire ce qu'ils sont devenus. Les pires fantasmes coulent dans les esprits, mais nul n'oserait laisser surgir les siens au détour d'une conversation. Ce serait imprudent. Cela raviverait la braise.

Alice Martineau, la voisine d'en face, qui a maintenant 34 ans, vous parlerait surtout de la chambre des petites. Au moment des faits, elle avait tout juste 14 ans, l'âge de Marguerite Thi Lê. Les deux adolescentes avaient sympathisé à l'école et Alice Martineau avait eu le privilège de pouvoir rentrer dans la maison aux bambous. Son regard brille encore lorsqu'elle évoque la chambre que son amie partageait avec sa sœur Franceline, alors âgée de 10 ans. Cette chambre, vous dirait-elle, était un exemple de raffinement asiatique. Les fenêtres étaient cernées de rideaux brodés de fil rouge qui, une fois déployés, laissaient passer entre leurs coutures une lumière tamisée. Des lampions vermillon et ocre étaient disposés aux quatre points cardinaux, au-dessus du lit superposé et sur la commode charbonnée où Marguerite dissimulait son maquillage. Tout y était parfaitement propre et bien rangé. C'était la chambre que toutes les petites filles rêvaient d'avoir.

Voilà tout ce que vous diraient les voisins de la famille aux bambous. Ce serait pourtant loin d'être tout ce qu'ils savent. Mais le reste ne se partage pas avec les étrangers. Ce sont de ces histoires que l'on évoque imprudemment après quelques verres de vin, de celles qui s'oublient au bout de quelques générations. Une histoire que tous les habitants aux yeux noirs d'Askalie gardent pour eux. Parce qu'elle leur appartient un peu. Et, surtout, parce que ce n'est pas une belle histoire.

LIVRE I

LA LÉGENDE DE L'OGRESSE

Les archives d'Askalie mentionnent que quatre feuillets parcourus d'une écriture nerveuse furent retrouvés au 8, rue Descartes, par les autorités, le 8 juin 1981. Aucune enquête n'ayant été ouverte, leur origine n'a jamais été établie.

1

Tapie dans l'ombre de sa tanière, l'ogresse veille. Ses lèvres suintantes de bile et ses paupières boursouflées par les pleurs dessinent sur son visage comme une balafre animée, une plaie ouverte. L'ogresse pleure en regardant son fils, le petit garçon borgne. Elle voudrait qu'il soit mort.

Elle se lève pour aller chercher quelques brindilles au fond de la cavité. Au loin, le soleil frappe, il orchestre la déflagration des herbes sauvages qui entourent la grotte dans laquelle elle a trouvé refuge avec son rejeton. Elle voulait le cacher. À présent, elle veut le protéger. L'ogresse mord violemment dans les brindilles. Dans son élan, ses crocs entaillent son gros doigt et un goût suave se répand dans sa bouche à mesure que le sang coule. « C'est un goût de réglisse », pense-t-elle avec satisfaction avant d'entamer un suçon prolongé. Bercée par le ressac régulier des salves de sucre, elle étend lourdement son corps sur le sol pierreux et contemple, pensive, le haut de la cavité.

S'ils savaient, tous les autres. S'ils savaient…

2

l'ogresse embrasse son rejeton borgne et lui susurre d'une voix écorchée des mots rassurants à l'oreille : « Je reviendrai. » ; « la prochaine fois, je te laverai. » ; « Bois tout le bouillon, il te fortifiera les os. » Elle pourrait passer la nuit à lui répéter ces mots rassurants, elle voudrait ne pas partir et rester toujours auprès de lui. Mais ils l'attendent, les autres, dans la plaine d'herbe calcinée, ils l'attendent.

L'œil du garçon-cyclope pleure en silence et ses larmes se mêlent au bouillon d'eau claire que lui a laissé sa mère. Elles forment comme une pluie fine sur la surface imperturbable. Lorsqu'il lève les yeux, sa mère n'est plus là.

L'ogresse pleure aussi, mais ses larmes sont ravalées à l'intérieur de ses yeux. Elle les sent dévaler la pente de ses joues sous la peau. On lui a appris à dissimuler son chagrin.

Elle sort de la grotte et s'offre à la plaine brûlante. Les rayons du soleil lui parcourent la peau et les pustules de son visage durcissent. Lorsqu'elles deviennent noires, elles tombent au sol.

l'ogresse ne cesse d'avancer ; elle répand une traînée de poudre sur son passage. Au fur et à mesure, sa peau se distend et s'étiole en petites pelotes disgracieuses qui finissent à leur tour par choir. l'ogresse poursuit sa mue, confiante.

lorsqu'elle arrive au campement, la vile ogresse s'est transformée en une magnifique jeune femme. Ses cheveux noirs se sont détachés sur son visage, et les guenilles malodorantes qu'elle portait ont cédé la place à une magnifique tunique noire, qui lui sied parfaitement. Un jeune homme accourt en riant et se précipite dans ses bras. Il l'embrasse avec fougue et l'entraîne sous une élégante toile de soie laquée, percée de minuscules fentes qui jugulent le flot brûlant de la lumière. la jeune femme aux cheveux de jais s'enfonce dans un vieux fauteuil de cuir boucané tandis que l'adolescent l'assaille de questions.

« Où étais-tu partie, tout ce temps ? », « Quelles sont ces mystérieuses affaires que tu mènes, Maman ? »

la jeune femme ne répond pas et se contente de contempler son fils qui s'est adossé à une petite commode charbonnée.

« Que tu es beau, mon fils, que tu es beau », murmure-t-elle. Elle lui fait signe d'approcher, puis lui prend le bras avec fougue. Sa peau mate lui fait envie. Elle la caresse d'un doigt tremblant, brûlante de passion. « Que tu es beau, mon fils. Ta maman t'aime, tu sais, ta maman t'aime », murmure-t-elle en déposant sur son bras de minuscules baisers incandescents.

3

le jeune homme est à présent endormi dans les bras de l'ogresse. Elle caresse ses cheveux d'une main tendre, et laisse apparaître une mystérieuse constellation brune au niveau de la tempe gauche. l'ogresse contemple le motif imprimé, comme une tache de naissance, sur la peau de son fils. Elle se remémore comment était sa vie avant le petit enfant borgne. Avant les mensonges.

En ce soir d'été, elle avait accouché dans les feuilles calcinées d'une dernière fille. Elle avait accouché et tous étaient partis, l'abandonnant quelques instants pour s'occuper de l'enfant. C'est là qu'il était apparu pour la première fois, le petit garçon-cyclope, celui qui avait bouleversé sa vie. Il avait hurlé dans ses entrailles et, d'une main rageuse, avait rouvert l'utérus. Un véritable petit monstre. l'ogresse frissonna en repensant au second accouchement. Il avait été douloureux. Elle avait crié mais, au large de la plaine étouffante, personne ne l'avait entendue.

« luong, murmure-t-elle en caressant les cheveux du jeune homme, mon beau luong, si tu savais comme je t'ai été fidèle. Si tu savais… »

le nourrisson avait roulé dans la poussière ocre, loin du tapis de feuilles sur lequel elle était étendue. Interloquée, elle s'était relevée pour observer le petit être. Elle l'avait trouvé laid. lorsqu'elle avait vu le pénis de l'enfant, elle s'était sentie contrariée et lui avait chuchoté d'une voix doucereuse : « J'ai déjà un fils, vois-tu ? J'ai déjà un fils que j'aime et qui m'aime. Je ne peux pas en avoir un autre, comprends-tu ? Il n'y pas de place pour toi ici, pourquoi es-tu venu ? »

Elle avait ensuite tenté de recouvrir de terre le nourrisson hurlant. Elle ne voulait plus jamais le revoir. « Ce n'est pas de ta faute, mais tu comprends, je ne peux pas être ta mère. J'ai déjà un fils. Mon cœur est tout entier à lui, vois-tu ? »

Elle était repartie, nonchalante, rejoindre le reste de sa famille dans la tente de soie laquée. Elle avait embrassé son grand fils, son prince, et l'avait dévoré des yeux, de ces yeux qui lui disaient : « je t'ai été fidèle, mon fils, mon amour. Je t'ai été fidèle car je t'aime. »

le lendemain, elle était retournée, seule, sur les lieux de l'accouchement. Elle voulait dissimuler le cadavre du nourrisson, mais les choses ne s'étaient pas déroulées comme elle l'avait imaginé. l'enfant vivait encore, il hurlait de plus en plus fort à mesure qu'elle approchait. lorsqu'elle était parvenue à l'orée du tapis de feuilles, elle l'avait aperçu, poussiéreux, qui se débattait dans la glaise. Elle s'était approchée de lui et l'avait fixé d'un œil sévère.

« Petit monstre, tu n'es pas mort, n'as-tu donc rien compris ? Il n'y a pas de place pour toi ici, retourne parmi les esprits malins, sans doute t'ont-ils envoyé ici pour me fourvoyer. Va-t'en petit monstre et laisse-nous en paix. »

Alors le nourrisson s'était mis à parler.

« Mère, je ne peux pas m'en aller, ma place est à vos côtés. Je suis votre fils et je le resterai. Acceptez-moi car je saurai m'occuper de vous quand vos jambes ne vous supporteront plus et que vos jours seront comptés. Vous avez déjà un fils, mais ce fils est beau. Ce fils trouvera un jour une femme qui l'emmènera loin de vous. Moi, je suis laid, je resterai toujours auprès de vous, jamais je ne vous abandonnerai, Mère, parce que je vous aime et parce qu'aucune femme ne voudra jamais de moi. »

l'ogresse était restée pensive.

« Après tout, avait-elle pensé, ne suis-je moi-même pas un monstre ? Cet enfant n'est-il pas mon fils ? Qui s'occupera de moi dans mes vieux jours, qui me soutiendra ainsi que le rameau soutient la feuille morte jusqu'à sa dernière chute ? »

l'ogresse avait alors pris la décision qui avait changé sa vie.

« Je te garderai, petit monstre. Mais parce que tu es bien laid, je te cacherai. Dans la grotte maudite, celle que l'on entrevoit sur la gorge, tu vivras comme un reclus jusqu'à ce que le jour de ta délivrance soit venu. »

le nourrisson avait souri. Elle avait tenu parole et l'avait élevé en cachette, dans la sombre alvéole de la gorge, à l'abri de tous les regards.

Enfoncée dans le fauteuil de cuir, l'ogresse frissonne en se remémorant ce jour où tout a changé. Son fils a relevé la tête, il la fixe de ses yeux noirs.

4

le petit garçon borgne attend dans la cavité. Il parcourt les livres d'images que lui a offerts sa mère, sur les traces du Joueur de flûte et du lapin Blanc. Il se sent sale et aimerait que l'ogresse revienne le laver. Elle ne s'est pas montrée depuis plusieurs jours et il a faim. l'aurait-elle abandonné ? Elle avait pourtant promis.

l'enfant tourne les pages et, enfin, une silhouette sombre apparaît à l'entrée de la grotte. l'ogresse est de retour.

Elle s'approche, silencieuse. Son regard est lourd, comme si elle allait se mettre à pleurer. l'enfant-cyclope comprend immédiatement que quelque chose ne tourne pas rond. Il pressent l'imminence d'un danger et prend tout à coup une posture féline, sur la défensive. la géante le prend dans ses bras et lui chante une berceuse. le petit garçon se détend peu à peu et commence à s'endormir. C'est alors qu'une douleur vive le réveille. Il hurle de sa petite voix rauque. l'ogresse s'est saisie de son pénis et le maintient à présent prisonnier de deux rectangles de bois incandescents. la douleur est insupportable

et le petit garçon se sent prêt à perdre connaissance.

« Pourquoi n'es-tu pas une fille, murmure la géante, pourquoi n'es-tu pas une fille comme les autres ? Il n'y a pas de place pour un garçon, je te l'ai dit mais tu n'as rien voulu écouter. Deviens une fille, s'il te plaît, deviens une fille… »

Soudain, alors que l'enfant-cyclope sent qu'il va succomber à la douleur, elle retire les deux plaques enflammées et se lève brusquement. le petit garçon est à l'agonie.

« Je suis un monstre, dit-elle, je suis un monstre. Pardonne-moi. Pardonne-moi, je suis folle. »

Elle a mis sa tête entre ses mains, mais l'enfant meurtri n'entend aucun sanglot.

« Je suis folle, je suis folle. Mais je l'aime trop, tu comprends, je l'aime trop. »

Soudain, elle se met à courir vers l'entrée de la grotte. l'enfant râle de douleur. Elle se tourne une dernière fois.

« Je ne reviendrai plus. Je ne peux plus. Tu es grand, à présent, laisse-nous tranquille. »

la silhouette disparaît. le petit garçon reste seul dans la pénombre à contempler son petit sexe brûlé. Noir cendre.

Il se dit que personne ne le trouvera jamais et qu'il va mourir.

Il se dit qu'il est un enfant maudit.

LIVRE II

LE PAYS DES MERVEILLES